

Pense-bête

Guillaume Asselin

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselin, G. (2007). Pense-bête. *Contre-jour*, (13), 65–79.

Pense-bête

Guillaume Asselin

Il n'y a pas de règne, ni de l'homme ni de la bête, mais seulement des passages, des souverainetés furtives, des occasions, des fuites, des rencontres.

Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*

Pense-bête : c'est le nom que l'on donne à une chose, à une marque ou à un signe destinés à nous rappeler ce que l'on a projeté de faire. Au problème de la mémoire saturée et à la peur d'oublier, la pensée répond en faisant la bête, disséminant ici et là, comme autant de petites sédimentations de l'esprit, des traces de soi en vue des tâches à venir. Confiante de les voir prendre langue au moment opportun, voilà la pensée assurée de pouvoir en tout temps remonter la piste de l'oubli, suivant l'ordre des travaux et des jours. Pense-bête : on peut également interpréter la chose comme une adresse, un impératif enjoignant l'homme à se libérer du fardeau de la sur-conscientisation et de la sur-mentalisation en adoptant le « penser » ou le mode d'être des bêtes. À moins qu'inversement on fasse de l'animal l'objet ou le sujet de l'injonction, le sommant alors de « penser » comme les humains, d'arrêter de « faire la bête », de jouer l'autre ou de se jouer de lui. Le moins qu'on puisse dire, dans tous les cas, c'est que l'association de la bête et de la pensée ne va pas de soi.

Comment, en effet, parler de l'animal sans parler à sa place ? Comment l'écouter sans se mettre à imaginer et à entendre des mots sous ses mugissements et ses cris ? Comment le regarder sans se laisser aveugler par le cadre restreint de nos structures et de nos présupposés optiques ? Comment le penser sans l'enfermer dans les labyrinthes et les formes de notre propre expérience, comme on le fait avec les rats et les souris de laboratoire ? Comment le convoquer et le faire comparaître devant nous sans en travestir la figure sous les oripeaux d'une morale dont il ne serait que le prétexte ou le support, comme il est d'usage de le faire dans les contes et les fables ? Qu'on animalise l'homme ou qu'on humanise l'animal, que celui-ci devienne le symbole d'une régression ou le ressort de l'identification, qu'on se situe du côté de l'anthropomorphisme ou du zoomorphisme, que la perspective du fabuliste ou de l'écrivain soit critique ou satirique, ludique ou didactique, il semble bien qu'à chaque fois la bête ne soit bonne qu'à servir les intérêts des humains, qu'à ventriloquer leurs inquiétudes ou leurs revendications. Elle est le masque derrière lequel l'homme, disant à travers elle ce qu'il reste incapable d'affirmer à visage découvert, se cache de lui-même sous la figure et les traits d'un « autre » — lequel n'est, par le fait même, jamais reconnu comme tel. « L'animalomanie » qui présida, tout au long du XIX^e siècle, à l'engouement pour la « physiognomonie », où Janick Auberger voit s'allier, dans le sillage des leçons de La Rochefoucauld et de Lavater, la science et la parodie, en dit assez, je pense, sur le narcissisme de l'homme qui ne cherche et ne s'intéresse qu'à ce qui est susceptible de lui renvoyer sa propre image.

Il semble bien que l'animal, toujours, se dérobe, qu'il est la figure du dérobement même, l'emblème d'une *pensée dérobée*, mise à nu par cela même qui nous regarde d'un point de vue dont on ne sait précisément quoi penser, si cela même peut se penser. Je pense au *Palafox* d'Éric Chevillard — poussin, girafon, léopard, requin, éléphanteau, on ne sait trop — dont le nom lui-même laisse soupçonner quelque renardise, voulant qu'à l'appel de l'écrivain l'animal ait déjà répondu : « pas là » ! Les Grecs ne définissaient-ils pas précisément la *mêtis*, cette forme d'intelligence mouvante, multiple et ondoyante, en fonction des ruses et

des traits propres aux animaux, référant à leur ingéniosité, leur agilité, leur souplesse, leur rapidité, tenant le renard et le poulpe pour des sommets d'ingéniosité ? N'est-ce pas dans l'expérience même du monde animal que la *mêtis* trouvait à se fortifier, là où chasseurs et pêcheurs devaient être en mesure d'anticiper et de déjouer les feintes et les roueries de leurs proies ?

Une eau étrange coule dans les yeux des animaux, où nous nous regardons regarder et où nous nous voyons être vus comme dans une sorte de miroir des limbes, faisant s'abîmer la pensée au-delà du pensable, là où la conscience semble tout entière aspirée par le cours secret de l'expérience, happée par une sorte de champ magnétique qui fait soudain se brouiller l'échelle du vivant. Celle-là même dont Jean-Christophe Bailly s'emploie à briser les barreaux, afin de désincarcérer l'esprit qu'abuse sa manie des catégories. L'animal *déclasse* la pensée, met à mal ses taxinomies et ses typologies, comme le *Boofidus* de Borges, figure exemplaire d'une singularité éminemment souveraine et irréductible, rebelle à l'esprit de système, imperméable aux concepts et aux théories, réfractaire à toute nomination qui prétendrait le réduire à être un simple pantin d'Adam. Ce que l'histoire économique a enregistré sous le nom de « lutte des classes » devient, au regard de l'animal, lutte contre les classes et les classifications, là où une éthique soucieuse du vivant commande de faire la guerre aux labels et aux étiquettes. L'esprit, bien sûr, se venge en faisant de l'animal la catégorie sous laquelle on classe ce qui n'entre dans aucune catégorie. Ne dit-on pas de quelqu'un dont on ne sait trop quoi penser, tant il semble étrange, excentrique, en marge des usages et des normes, que c'est un « drôle d'oiseau », un « drôle d'animal » ? N'est-ce pas encore aux bêtes que l'on s'en remet pour qualifier les incongruités de la pensée sautant « du coq à l'âne » ? Comme si, en plus de s'acquitter du poids de la nomination adamique, l'animal devait également suppléer pour tout ce qui n'a pas de nom, servir et secourir l'homme en manque de mots, venir en lieu et place de l'indicible, combler les blancs et les trous de mémoire qui béent dans la langue défaillante. Pratique, serviable ou commode, vicaire de l'homme anomique ou aphasique, l'animal constitue le mot de passe, le passe-partout ou la clé qui ouvre les portes d'un autre

monde, d'un tas d'autres mondes, flottant entre les lignes des livres et l'horizon des plaines comme le sourire du chat d'Alice entre les formes du rêve et de la veille. Des mondes pour lesquels l'on n'a précisément pas de mots — pas de mots précis, à tout le moins — et dont on a à peine l'idée. Figure fourre-tout tenant une place de choix au rayon des curiosités, vade-mecum où la pensée va puiser chaque fois qu'elle parvient au bout de ses ressources, l'animal apparaît comme une sorte de mot-valise où l'homme range tout le possible impossible, autorisant les plus étranges accouplements, les hybridations les plus incongrues, les syncrétismes les plus discutables. Lancé en éclaireur ou en prospecteur vers les limbes du langage, l'animal s'identifie bien moins à cette dépouille que l'homme aurait soi-disant laissé derrière lui, une fois parvenu au faite de l'évolution, qu'à ce qui, dans la course destinale du devenir, toujours le devance du côté des choses qui ne s'appréhendent que sous l'angle d'une parole pure, muette. Irradiation d'un murmure à la limite de l'audible, elle est tout ce qui reste de voix aux bêtes qui ont traversé leurs langues et se sont tues.

Mais c'est peut-être déjà trop dire que d'en faire la figure du déroquement, comme si l'homme avait le monopole de la présence et que l'animal devait être confiné à représenter ce qui fuit ou s'absente. Ne peut-on pas penser que ce sont les animaux qui, dans le visible, sont au contraire « les plus remuants, les plus présents, même lorsqu'ils restent immobiles », comme l'écrit Jean-Christophe Bailly dans *Mine de rien* ? N'avons-nous pas tous ressenti, à une occasion ou à une autre, qu'une « sorte de signature de la présence est en eux, qui décline l'être en parures dans la lumière du jour ou de la nuit » ? N'est-ce pas plutôt l'homme qui, ne sachant pas être suffisamment présent, ne se sachant pas même absent, se dérobe devant l'animal, fuyant son regard, n'ayant d'yeux que pour l'espace du dedans, aveugle au dehors comme à tout ce qui ne se rapporte pas à lui, d'une manière ou d'une autre, ne le « regarde pas » et, conséquemment, ne le concerne pas ? S'il y a indéniablement une vertu à instituer l'animal en point de fuite de la pensée, si c'est faire preuve d'humilité que d'y reconnaître un insondable, un impensé plus ou moins impensable, il faut se défier de ce qui, sous les apparences de l'hommage, peut tout aussi bien constituer une nouvelle dérobade de l'esprit. Incapable de faire face,

la réflexion ne situerait l'animal à l'horizon du pensable que parce que, là, en ces confins ou en ces lointains, elle n'est justement pas susceptible de le rencontrer et d'avoir à s'y confronter, à répondre de la distribution arbitraire du vivant au sommet de laquelle l'homme s'érige en roi et maître. Qu'on n'aille surtout pas croire, en effet, ainsi que nous y encourage les livres de science et d'histoire naturelle, qu'il y a quelque chose comme un règne ou un royaume du vivant, où l'homme trônerait au sommet. Ce qu'il y a, ce sont « des passages, des souverainetés furtives, des occasions, des fuites, des rencontres ». Ce qu'il y a ce sont

*des positions, des niches, des lieux, des territoires
et des errances, des pelotes de monde à chaque fois différentes et qui
jusqu'à il y a peu se toléraient, cohabitaient.*

(« Singes »)

Sur le versant où Bailly nous convoque afin d'y renouer avec les prémisses d'une ancienne alliance d'où la poésie tire son savoir des correspondances et des analogies, l'orientation et la direction relèvent essentiellement des caprices de l'occasion, de la suite dansée des pas perdus au hasard des pistes et des sentiers. Ici, où il n'y a ni haut, ni bas, pas d'axiologie figée, pas de tracés déterminés : rien que des yeux et des oreilles en liberté, disséminés partout dans les caches et les recoins secrets du paysage. J'y vois, pour ma part, le modèle d'une pensée non dirigée qui, ayant pris leçon des errances et des migrations de l'animal, se laisserait dériver au gré des vents et des courants, ouvertes aux surprises du chemin.

Il me semble que c'est précisément là, dans l'espace de cette aporie voulant que nous ne sachions jamais nettement qui, de l'animal ou de la pensée, fuit devant l'autre, que se dessine la chance d'un contact, l'espoir d'une rencontre, la possibilité d'un voisinage. La pensée, ici, se convertit aux subtilités de l'*approche*, tout entière concentrée dans cette avancée vers l'autre à pas feutrés, minutieusement comptés, le souffle coupé dans l'anticipation d'un regard échangé à la dérobée. Celui dont Bailly dit qu'il suppose l'existence d'un « espace de délibération et de transfert », une scène où la vie puisse se donner elle-même rendez-vous, comme pour se

communiquer dans l'espace et le temps en faisant se toucher ses pôles animés, par-delà la barrière des espèces et des langues. Ainsi l'animal est-il dans ce qui nous frôle, nous épie, visage invu de l'Être rencogné sous une paupière de peau ou d'écailles, œil de tigre ou de lézard, en attente d'un vrai regard de notre part. Ce sont ces coudoiements et ces frôlements que nous nous sommes ici donné la tâche d'étudier, d'analyser ou, mieux, d'observer et de contempler puisque, devant l'animal, rien ne vaut ni ne tient qui ne participe du simple plaisir de s'étonner. Il ne s'agit pas de penser à *la place* de l'animal, comme la philosophie s'est trop souvent contentée de le faire, mais de penser sa place ou, mieux, de nous laisser penser par la place qu'il occupe depuis toujours dans nos pensées. Aussi, plutôt que de tenter de déterminer *Comment l'esprit vient aux bêtes*, suivant la perspective éthologique adoptée par Joëlle Proust, me semble-t-il préférable d'inverser la question et de se demander comment les bêtes viennent à l'esprit. Ne nous hantent-elles pas depuis toujours, peuplant nos rêves et notre imaginaire, nos folies et nos fantasmes, et ce dès les grottes et les cavernes sur les murs desquelles elles affleurent en peinture sous mille et une figures, gardiennes d'une langue rupestre dont nous avons plus ou moins perdu le secret ? C'est avec les animaux que l'art naît, commence, les prenant pour source et sujets des gestes et des actions de l'homme qui, à travers eux, s'avance à tâtons vers lui-même. Aussi, plutôt que de penser ce qui reste en nous de l'animal sous forme d'instincts ou d'appendices, comme la logique évolutionniste et l'histoire naturelle nous ont accoutumés à le faire, peut-être est-il préférable d'y voir la marque d'une antécédence radicale, qui serait ce qui reste encore véritablement à penser.

*

À la manie que nous avons de faire des animaux les « singes » des hommes — avec une faveur marquée pour ceux qui se rapprochent le plus de nous, à commencer par... les singes — il faut opposer, avec Bailly, l'affirmation d'une différence, la nécessité d'une éthique, afin de préserver et d'aménager la distance où l'autre est laissé libre d'être lui-même, sans craindre d'être ravalé dans le Grand Broyeur de l'Homogène. Aux animaux il faut savoir gré de maintenir la possibilité d'existence d'*autres mondes* —

qu'ils soient parallèles, asymptotiques ou transversaux en regard du nôtre, peu importe. Les animaux sont bien plus riches en monde(s) que nous, ainsi que le suggère Pierre Ouellet, à rebours de Heidegger. Plutôt que de vouloir les faire entrer dans le nôtre, monde de sens et de signes, il faut s'initier au leur, « monde de plaisirs et de peurs, / de bonds et de retraits / dont nous n'avons même pas idée », comme le dit si bien Bailly. Maîtres chorégraphes, ils sont les envoyés et les acrobates d'un « autre espace / sans commune mesure avec le nôtre ». Un espace sans frontalité ni point de fuite, un espace d'avant toute perspective et toute géométrie, un espace purement charnel, pulsatile, tissu de mouvements et d'élans, de sauts et de ruptures, de prises et de déprises. Architecture de nerfs tendus comme autant de lianes de lumière et de liens d'espace, l'étoffe du monde y fait voir ses veines sous le pas pressé des vervets, le temps d'un éclair.

Réservoir de formes mobiles, musée vivant de possibilités techniques passées, présentes et à venir, le monde animal déborde de générosité. « On tire toujours le plus grand profit de l'observation animale », écrit Chevillard. « C'est en regardant vivre les animaux que nous avons su comment nous équiper, couteaux, ciseaux, tarière, emporte-pièce, et ils s'emploient encore aujourd'hui à diversifier notre outillage, tous, sans relâche, même si le homard après avoir inventé coup sur coup les tenailles et le casse-noisettes semble un peu à court d'idées neuves » (*Palafox*). Ce sont eux, les animaux, qui sont les véritables pédagogues des hommes et leur apprennent à habiter le monde sans le saccager en entier. Réservistes, ils sont à la fois l'avant-garde et l'arrière-garde de l'humanité. Dans les profondeurs de ce mobilier du vivant, qui va du minuscule « peuple de l'herbe » aux baleines et aux éléphants, d'étonnantes possibilités de corps se tiennent en réserve. Si « on ne sait pas ce que peut un corps » (Spinoza), c'est auprès des animaux que nous avons une chance d'en apprendre un peu plus, en matière d'anatomie et de physiologie. Non qu'il faille les disséquer ; ce qu'il faut, c'est les observer, longtemps, patiemment. Se pénétrer de leurs mouvements, comme on le fait dans les styles d'arts martiaux où l'on calque leurs gestes, afin d'appriivoiser les zones d'espace que les spécificités de la morphologie humaine tiennent dans l'ombre. Druides experts en magie des éléments, nageurs de l'onde, ils transitent

et se faufilent entre les mondes et, comme le lapin d'Alice, nous invitent à tenter la traversée du miroir afin que, voyageant avec eux, nous puissions découvrir ces « régions de l'être inconnues ou incomprises / insoumises » (Bailly), ces « cachettes invisibles » dont on voit luire subrepticement le secret, pour peu que nous nous donnions la peine de les interroger et d'écouter le silence depuis lequel ils nous font signe.

*

Maître des niches et des passages, l'animal s'infiltré et se dissémine dans tous les interstices que le regard ou la pensée, inattentifs, laissent vacants ou inemployés, comme ces crapauds-buffles d'Antoine Volodine, massés dans les fossés et les tranchées d'un chantier livré à l'abandon, ou encore ces araignées qui tendent leurs filets autour des ampoules ou entre les réverbères et les poteaux télégraphiques, comme s'il s'agissait de substituer aux fils et aux filages des hommes leur propre réseau de fibres fantômes, n'offrant pas plus de résistance aux regards qu'à l'énergie-matière. De sorte que chaque araignée se voit ainsi muée en une espèce de proto-télégraphe n'émettant, au centre de sa toile parabolique, que par d'imperceptibles tressaillements. Soldats de l'ombre, veilleurs aux confins, il faut les voir assigner aux hommes en haine de la nuit leur place sous la lumière, pour mieux les épier depuis les profondeurs du local où discutent les révolutionnaires. Si parfaitement immobiles que le temps, comme usé de patience, semble lui-même écrasé sous leur masse muette, compacte, elles forment une sorte d'assemblée seconde, une communauté parallèle, étrangère à tout communisme, où s'esquisserait une forme de socialité inouïe, inédite. Les bruits furtifs et les frôlements qui les signalent à l'attention, le malaise que provoquent les odeurs et les infrasons de leur respiration et de leur digestion dessinent dans la chair sonore du décor le creux d'une écoute : décor-écouteur à l'affût des voix vibrant d'inquiétude comme le corps agité de l'insecte pris au piège, tableau vivant de corps noirs et velus écoutant, depuis l'autre versant, ce qui se dit de ce côté-ci du réel. Avec ces « images de chutes noires » sur lesquelles se clôt le récit, c'est même comme si tout le visible venait précipiter dans l'audible, là où la fin du récit semble coïncider avec la fin de l'Histoire, là où les « visions de la fin de l'histoire » que ressassent ici comme ailleurs

les personnages volodiniens ne peuvent se dire qu'à l'extrême limite de toute représentation, comme s'il n'y avait de vision de la fin possible qu'à condition d'affronter la fin de la vision elle-même. On reconnaîtra peut-être ainsi, dans ces « images noires », un écho de ces « ombres maculées » où Bailly nous invite à voir ce qui reste des formes et des figures une fois que l'animal les a défaites et les a déposées à nos pieds.

Il faut apprécier toute la virtuosité de ce texte, aussi bien ficelé que les toiles d'araignée qu'il fait se multiplier. Ainsi, de la même façon que l'image de la chute entraîne la chute de l'image, la chute du récit peut tout aussi bien se lire comme un récit de la chute, renvoyant dos à dos le début et la fin de l'histoire, repliant la ligne du temps jusqu'à ce que celui-ci en vienne à se mordre la queue. C'est, ni plus ni moins, le scénario des origines qui est ici rejoué dans les marges de l'apocalypse, à même les ruines d'une usine dont ne subsiste tout au plus qu'un souvenir. Un souvenir où le Serpent de la Genèse reparaît, comme en un rêve, sous la forme mécanique d'un fouillis de conduites et de grilles métalliques « serpentant » en tous sens, suivant des directions dont la logique est aussi inintelligible au narrateur que le grouillement des araignées. Tout se passe comme si la marche du temps était depuis le début soumise à celle des bêtes, dont le mouvement, n'en déplaise à Aristote qui croyait en avoir arrêté les lois dans sa *Marche des animaux*, s'avère, à ce point-ci de l'histoire, « à peine perceptible et à peine interprétable », inspirant par le fait même au narrateur l'impression de répugnance et d'abjection. La laideur, ici, curieusement, se voit moins qu'elle ne se devine et ne s'entend, comme s'il était dans la nature de l'oreille humaine d'être horrifiée par ce qu'elle ne peut que sentir ou pressentir vaguement, sans pouvoir l'identifier nettement, en déterminer la signature acoustique. Est laid ce qui déborde nos capacités d'analyse, échappe à l'interprétation, reste inconcevable sous l'angle de l'Idée, comme le poil, la boue et la crasse dont Platon, dans son *Parménide*, ne sait que faire ni quoi penser. Comme la « multitude sombre » des « petites bêtes » de David Clerson, aussi bien, qui apparaissent d'autant plus réelles qu'elles incarnent quelque chose d'innommable, occupants du dedans venus du dehors ou du passé, on ne sait trop quand ni comment.

Je pense ici aux dessins fort étranges de Robert Lagarde, qui ornent le livre tout aussi énigmatique que Guy Cabanel a dédié *À l'animal noir*. On dirait que le corps de l'homme et du monde, démembré, écorché, s'y expose en fragments, amas de tissus, de muscles et de nerfs tendus entre la forme et l'informe ; que, comme cet « oiseau négatif » qui s'enfonce dans les ténèbres de la terre noire, « [i]l est allé si bas qu'il a touché le seuil de la métamorphose ». De ce théâtre de la cruauté qui nous apparaît ainsi en pièces détachées comme autant d'atomes constituant « la trame des tissus vitaux de la Ténèbre féline », surgit la vision d'un « chaos des existences détruites en train d'élaborer leur régénérescence ». Écrit dans un langage surréaliste, le livre — dont un des rares exemplaires fut adressé à André Breton, celui-là même qui, dans ses *Prolégomènes à un troisième manifeste*, invitait l'homme à penser « qu'il existe au-dessus de lui, dans l'échelle animale, des êtres dont le comportement lui est aussi étranger que le sien peut l'être à l'éphémère ou à la baleine », de sorte qu'il serait peut-être bon de leur donner l'occasion de se découvrir à nous, librement — déploie une architecture symbolique très complexe, où les différents animaux (marabout, sauterelle, taupe, crapaud, lézard, loup, requin, corbeau, aspic, basilic, hydroméduse, pieuvre, salamandre, chouette...) jouent le rôle de passeurs entre les mondes de la kabbale hébraïque et de l'alchimie, en correspondance avec le zodiaque et les quatre éléments. L'écriture, référant au fameux mot de Breton (« Les mots font l'amour »), se conçoit suivant le modèle de la reproduction animale, là où les mots détiendraient en puissance les caractéristiques d'un « comportement animal femelle susceptible d'être déclenché à volonté par le truchement de l'homme créateur ». Le nom de chaque animal se voit ainsi inséré dans une phrase-titre, qualifiée de « phrase-mère » qui, « violée » et « sodomisée » engendre, par scissiparité, des « phrases-têtes », des « phrases-troncs » et des « phrases-ventres », donnant ainsi naissance à des animaux « simples », « doubles » ou « majeurs », selon l'ordre ou le désordre des « accouplements ».

*

L'animal, on le voit, apparaît presque à tout coup comme ce qui trouble et inquiète le champ esthétique, dont il menace le bel ordonnancement. On ne le dit *monstrueux* qu'en raison du doute qu'il insinue quant à la stabilité du visible, qu'il fait osciller et trembler sur

son socle. Je pense à ces gargouilles qui foisonnent et fourmillent sur les arêtes et les corniches des églises gothiques comme pour en avaler le vide, qu'elles bordent et enserrent entre leurs bras et leurs muscles de pierre. Bourgeonnant ici et là, gueules grandes ouvertes, il semble qu'elles servent moins à canaliser les eaux qu'à faire se dégorger l'informe que l'espace sacré s'ingénie à repousser et à faire affluer sur ses bords. Comme si l'animal, gargouille ou araignée, avait pour fonction de diaphragmer le regard et la pensée; dessinant en négatif, dans le champ libre de l'ouvert, ce cercle clair où les hommes viennent spontanément se rassembler pour sacrifier au dieu solaire, en proie à la démonie du jour.

Il advient pourtant que, soulevant un des pans du manteau d'ombre qui le dissimule habituellement à notre vue, l'animal fasse soudain effraction en pleine lumière, comme ces chauve-souris dont Volodine mêle le vol rapide et brutal au mouvement brownien des pipistrelles et des oreillards. À moins que, comme le loup-garou auquel Fabienne Claire Caland consacre un très bel essai, l'animal ne quitte définitivement l'ombre ou les bois où il se tenait à couvert et n'envahisse durablement l'agora, suivant ce « saut bestial » de l'orée au centre qui marque, aux yeux de l'essayiste, le passage d'une pensée platonicienne à une pensée hobbesienne où le substrat mythique sur lequel se fondait la première se voit congédié au profit d'une réflexion purement politique. Sous l'angle de l'immanence libre de toute transcendance et du pouvoir affranchi de la tutelle des dieux, il s'avère que « l'homme est un loup pour l'homme », œuvrant très bien tout seul à sa propre perte. Le refoulement de la vie nue, sauvage sur lequel s'édifie le rêve d'une politisation de l'animal que nous sommes sous l'espèce d'une sublimation de la *zoè* en *bios* ne tient pas, ne tient plus au regard des leçons de l'histoire qui nous mettent bien en garde contre les dangers que suscite l'obstination à vouloir mettre la bête en cage. Pascal, déjà, l'avait bien vu : « qui fait l'ange fait la bête ».

*

Chiffre des multitudes, l'animal pullule et menace toujours de prendre le contrôle de l'espace. Son nom est Légion, comme le démon de la Bible. Mais peut-on encore aujourd'hui parler du nombre comme

d'une prérogative de l'animal, alors qu'il est partout menacé et que tant d'espèces sont en voie d'extinction ? La littérature, en ce cas, ne serait-elle pas leur dernière possibilité de fuite, leur ultime espace de survie, la seule zone réservée qui leur reste ? Le reflux des animaux dans l'espace littéraire contemporain — je pense à *Nos animaux préférés* de Volodine, au *Discours aux animaux* de Valère Novarina et à tant d'autres que je ne puis nommer — ne présage-t-il pas de la disparition des réserves naturelles, que les livres relaieraient comme autant de réserves virtuelles, potentielles ? N'est-il pas curieux de voir ainsi l'animal, en raison de sa « faiblesse » même, assigner à l'écrivain le rôle de « gardien », suivant la suggestion d'Étienne Beaulieu ? N'est-ce pas ce que professait Rimbaud, dans sa seconde « Lettre du Voyant », affirmant que l'homme était « chargé de l'humanité, des *animaux* même » ? La littérature serait-elle donc désormais appelée à être ce lieu de mémoire où nous aurions à nous souvenir de cette perte et à héberger les survivants, même si cela signifie : enregistrer, ratifier leur disparition réelle ?

Quoi qu'on en dise, quoi qu'on en fasse, c'est assurément une intimité bien difficile à penser que celle qui noue le destin de l'homme à celui de l'animal, sachant qu'il suffit de peu pour que ces « frères de sang » ne se retournent en frères ennemis. S'il est un lieu où l'on peut rêver, avec Remy Gagnon, de les faire se rejoindre dans une aire commune, dans quelque zone en marge du monde qui en serait à la fois le cœur et la clé, c'est bien dans le domaine de l'art — peinture, littérature, cinéma ou BD —, lui qui se joue des frontières, se plaît à les déplacer ou à les brouiller, multipliant les ponts et les passerelles entre les mondes afin de les rendre un peu plus habitables. L'analogie musicale à laquelle J.V. Uexküll recourt afin de penser l'articulation entre *Mondes animaux et monde humain*, me semble naturellement témoigner en ce sens, là où chaque animal s'assimile à une sorte de carillon vivant en rapport contrapuntique avec son milieu et l'ensemble des autres êtres, évoluant de concert selon une certaine « mélodie de développement ». À qui pourrait bien appartenir cette « main invisible » que le savant philosophe voit glisser sur le clavier prodigieux où la nature joue sa « symphonie de signification supra-temporelle et extra-spatiale », si ce n'est à l'artiste ou à l'écrivain ?

*

De tous les pense-bêtes que j'avais accumulés en vue de ce dossier sur la littérature et l'animalité, il y en a plusieurs que j'aurai dû, à contrecœur, laisser de côté : il aurait encore fallu parler du rapport des bêtes et des dieux, aborder la question du sacrifice, du chamanisme... Je laisse ce soin aux auteurs qui ont bien voulu se pencher sur la question, en profitant de l'occasion pour les remercier d'avoir si généreusement répondu à l'appel. C'est qu'on a beau multiplier les mots et les mémos afin de tout dire et de ne rien oublier, l'animal échappera toujours de quelque côté à nos filets et à nos prises. C'est tant mieux et fort heureux, et pour nous et pour eux.





Véronique Bessens